

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Continuous pagination. |

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

VARIÉTÉS.

BESSY BELL ET MARY GRAY.

ÉPISEDE DE LA PESTE EN 1666.

(Suite.)

Elle arrive à Perth; elle frappe doucement à la porte de la maison de Douglas. Il est dans son lit expirant. Elle avait le visage caché; elle pense que dans l'état de fièvre où est le malade, il ne pourra la reconnaître. Personne ne saurait sa démarche. L'épidémie a brisé toutes les sociétés. Qui penserait, au milieu des calamités publiques, à des convenances sociales! Mary Gray veut s'assurer par elle-même de l'état du mourant; et, si elle ne peut le sauver, du moins elle aura pu le regarder encore, lui adresser tout bas un dernier adieu, prier pour lui au pied de son lit.

La porte s'ouvre devant elle. L'appartement était obscur, on en avait fermé soigneusement les rideaux et les volets, pour qu'une trop vive lumière ne fatiguât pas les yeux affaiblis du malade; elle s'avance à pas légers. Douglas reposait en ce moment; Mary Gray aperçoit à son chevet la blanche figure d'une femme. Elle approche.... O ciel! un cri sourd. Cette femme!... c'est Bessy Bell.

Mary Gray reste confondue. Les deux amies, en face l'une de l'autre, auprès du jeune Douglas, se regardent sans se parler. Que de pensées au fond de leur âme! Pâles, immobiles, glacées, elles semblaient deux statues funèbres auprès d'un sarcophage. Mary rompt enfin le silence.

—Et quoi! Bessy Bell! tu l'aimais!

—Oui, Mary! de toute mon âme. Et toi! toi aussi, n'est-ce pas?

—Tu le vois bien, puisque me voici.

—Pourquoi m'avoir caché ton amour?

—M'avais-tu avoué le tien?...

Mary, ce n'était pas nécessaire. Tiens, convenons-en toi et moi, nous faisons nos efforts pour ne pas nous comprendre, mais au fond nous nous devinions. Nous étions rivales, nous le savions, mais nous voulions nous le cacher. Et, en cela, étions-nous coupables? Non; car cela prouvait que nous regardions l'amour comme un intrus qu'il ne fallait pas admettre au sanctuaire de l'amitié. Te rappelles-tu nos promesses? Oh! je tiendrai la mienne, Mary!

—Et moi aussi... jusqu'à la mort.

—Ah! ne parlons pas du tombeau!

—Pourquoi? nous y touchons. Regarde. Le visage inanimé du mourant semblait en effet ne plus appartenir à la vie. Ses paupières étaient formées. Néanmoins son front mâle et ses nobles traits conservaient encore leur charme.

—Quel dommage! dit Bessy Bell. Mourir déjà, si jeune et si beau!

—C'est toi que sans doute il aimait? demande Mary d'une voix tremblante.... Que, du moins, il aimait le mieux!

—Moi!... répliqua vivement Bessy Bell. J'allais te faire la même question!

—Vraiment reprit la fille de Lynodoch. Eh bien, ne nous répondons pas, ne cherchons à rien découvrir. La tombe emportera son secret.

—Mais s'il survit?

—Il choisira.

—Et moi sa femme, ou toi la sienne, nous continuerons à nous aimer de même?

—Oh! j'en répondrais, quant à moi!

—Mon cœur, aussi, Mary! en est sûr.

—Bien: je me sens maintenant moins malheureuse, dit la douce amie de Bessy Bell en poussant un profond soupir. Adieu! je te laisse avec lui. Tu seras aujourd'hui sa garde; mais demain, tu me cèderas ta place. Je veux avoir mon tour.

Et Mary retourne à Burnbraes.

Le lendemain, Bessy Bell, au chevet du lit de son amant, s'attendait à revoir son amie. Douglas avait repris ses forces. Son regard se fixait sur la fille de laird de Kinnard avec l'oppression de l'amour et de la reconnaissance. Elle se dit tout bas: "il m'aime."

Le malade entr'ouvre ses lèvres.

—Je suis sauvé, murmure-t-il. Comment aurais-je pu mourir! deux anges gardiens près de moi!

—Deux! dit Bessy Bell étonnée.

—Hier, réplique Douglas, mes yeux ne pouvaient regarder, mais mon âme pouvait entendre. J'ai senti Mary Gray près de moi.

—Vous l'aimez? reprend la jeune fille avec un accent doux et triste.

—Ah! qui ne l'aimerait! dit Douglas.

Puis, pressant la main de Bessy Bell avec une expansive tendresse:

—Comme mon cœur bat! poursuit-il. Vous lui avez rendu l'existence. Il renaît par vous et pour vous.

—Mary Gray viendra tout à l'heure, interrompit Bessy Bell à voix basse.

—Qu'elle vienne! s'écrie Douglas. Oh! qu'elle vienne! je l'attends.

Son accent était passionné. La fille du

laird de Kinnard demeura un instant sans parole. Tombée dans une morne rêverie et la main appuyée sur son front, elle semble cacher ses larmes.

Tout à coup, se levant avec un mouvement de terreur:

—Ah! s'écrie-t-elle, il est midi; et Mary Gray n'est pas venue! Mon Dieu! que lui serait-il arrivé?

Elle s'élança hors de la chambre. A peine a-t-elle dit adieu à son amant, un horrible pressentiment s'est emparé d'elle; il la poursuit, il la domine; elle court au cottage de Burnbraes. Elle entre, elle appelle Mary.

Hélas! Mary Gray, dans la chambre de Douglas, avait respiré l'air fatal. Elle a reçu le coup de la mort.

—Bessy! ne m'approche pas! dit la pauvre victime étendue sur sa couche funèbre. L'épidémie te frapperait. Je me meurs, retourne vers lui!... je ne t'ôterai plus ta place.

—Non, Mary, tu la reprendras! répond son amie éperdue; et je ne te la retirerai plus... pour son bonheur... le tien... le mien... le nôtre; et tu la garderas; car il t'aime.

—Il te l'a dit?

—J'ai cru le comprendre.

—Nous ne devons pas questionner.

—Il est vrai: j'ai eu tort, n'importe. Il t'aime, il sera ton mari.

—Tu t'es trompée. Je sens le contraire. Mary expira dans la nuit.

Douglas, une semaine après, était complètement guéri. Inquiet de n'avoir revu ni Bessy Bell ni Mary Gray, depuis qu'elles s'étaient rencontrées chez lui, il saisit le premier moment où ses forces le lui permettaient, et court en hâte à Burnbraes.

Hélas! les deux amies étaient mortes. Il ne trouva que leurs cercueils. Sur lequel pleura-t-il le plus? Ce fut impossible à connaître: ils étaient dans la même tombe.

(Fin.)

LES ENNEMIS DE QUÉBEC.

A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire, a dit le père de la littérature française; c'est pourquoi, les combats livrés contre Michel sont peu profitables, et les victoires remportées sur ce chef démocrate sont peu glorieuses.

Pourtant il est de fait que les hommes les plus ignobles et les plus ignorants, ont quelques fois fait manquer les plus beaux et les plus utiles projets. Ainsi, Michel, secondé par cette clique d'hypocrites qui ne désirent que s'élever sur la ruine des riches et des vrais citoyens, peut encore faire assez de mal à la ville de Québec, d'autant plus qu'il s'y trouve encore un certain nombre de gens assez bêtards pour croire ses insignifiances. Bien que le nombre de ces hommes ne soient pas très-considérable, joints à la clique démocratique, aux intéressés du Grand Tronc, tous ces partis réunis peuvent être un bien grand mal pour le chemin de fer de la rive Nord.

Il est bon d'être vigilant, et de montrer tout ce qu'il y a de vil et d'insignifiant dans les paroles et les écrits des démocrates, écrits qui paraissent sous le nom du petit Michel.

Nous ne croyons pas au chemin de fer du Nord, dit Michel, parce que l'on gaspillera l'argent, parce que le Maire Langevin, n'étant pas démocrate, est incapable de faire réussir l'entreprise.

Pourquoi cela parce que M. le Maire, n'est pas l'ami du niais qui fait paraître l'Observateur.

M. Langevin nous offre des moyens calculés, raisonnés, et Michel, Pierre, et autres, qui n'y comprennent rien, vous disent : "C'est une affaire ruineuse, Langevin est à la tête de l'entreprise."

Il sied bien à des paresseux comme Pierre, à des écerclés comme Louis-Michel, à des nigauds comme Baptiste et Adolphe de crier contre une entreprise qui doit être la vie, la fortune des citoyens de Québec.

Et bien ce sont là les ennemis du chemin du Nord, Pierre, Adolphe, Louis-Michel et Baptiste qui le leur a dit nous supposons.

Nous ne croyons pas que de pareils êtres puissent empêcher l'exécution de l'entreprise, mais au cas qu'ils pourraient y faire du mal, nous les signalons au public, lui assurant en toute sûreté qu'ils n'ont d'autres raisonnements que celui dicté par leur prétentions, leur amour propre et leur ignorance pour les affaires ; mais enfin, Varron l'emporta sur Paul Emilié, et Rome fut par ignorance, ce de Verron, mise à dix doigts de sa ruine.

Les véritables causes qui engagent ses hommes sans cœur et sans vergogne à se déclarer hostiles au chemin du Nord, c'est la haine, l'envie, la jalousie.

Ce sont ces trois vices qui les font détester ceux qui brillent par leurs talents, leurs vertus et leurs connaissances, ce sont ces trois vices qui les font ennemis de leurs concitoyens, ennemis de leurs familles, ennemis d'eux mêmes.

Nous ne sommes nullement étonné de cela, car jamais nous ne les avons vus encourager leurs concitoyens à une grande action, toujours nous les avons vus ennemis de ceux qui pouvaient briller et par là même

remettre à la place que leur génie étroit, que leur esprit borné leur avait assignée.

Ces êtres méprisables sont ennemis de nos grandes entreprises, non parce qu'ils y voient la ruine de leurs concitoyens, ils savent tout le contraire, mais parce qu'ils voient que d'autres plus intelligents, plus honnêtes et plus désintéressés, qu'eux y gagneront la reconnaissance d'un peuple loyal et généreux. Leurs écrits, leurs paroles sont autant de témoignages qu'il n'y a que la haine, l'envie, la jalousie, dignes guides de ces âmes avilies, qui les poussent, qui les forcent à se faire les ennemis de leur sang.

Ils ont peur de voir un homme de talent et d'énergie s'élever et mériter l'estime de ces concitoyens. La pensée seule que M. Langevin pourraient briller une troisième fois les suffrages des citoyens de Québec, est assez pour qu'aucune considération ni de patriotisme ni de nécessité, ne puisse les empêcher de faire tort et aux autres et à eux-mêmes.

Mais espérons que ces hommes, malgré leurs sourdes menées et leurs villes intrigues ne réussiront point à en imposer aux citoyens, et que ceux-ci comprendront que c'est le seul moyen d'avoir de l'ouvrage et de donner du pain à leurs familles.

NOUVELLES D'EUROPE:

Le vapeur *Hungarian* est entré dans la rade samedi dernier à 10 heures dans la soirée. Les nouvelles qu'ils nous ont apportées vont jusqu'au 10 courant.

Les désarmements continuent en France, la confiance renaît partout et le commerce conséquemment a repris déjà une grande activité. Nous pouvons donc espérer maintenant voir reluire des jours meilleurs pour nous.

On dit que les relations diplomatiques entre l'Autriche et la Prusse ne sont pas des plus amicales et ont presque pris des proportions qui feraient redouter une rupture en règle. Les petits États allemands ont déjà jeté les yeux du côté de la France pour lui demander sa protection.

RÉSULTATS DE LA GUERRE D'ITALIE.

Tous ceux qui ont suivi avec intérêt les diverses phases de la dernière guerre jusqu'à la paix de Villa-Franco, qui est venue impunément y mettre un terme, liront avec plaisir le relevé comparatif suivant des forces engagées et des pertes subies de part et d'autre dans cette glorieuse campagne d'Italie ; que nous empruntons au *Journal des Débats*, qui dit avoir fait des recherches consciencieuses. Ainsi on peut à peu près être certains que les chiffres suivants sont corrects, à quelques exceptions près, vu qu'ils ont été tirés de pièces officielles et autres, non pas seulement celles qui sont émises des camps Français et Sarde, mais sur-

tout des documents Autrichiens et des journaux étrangers notoirement favorables à l'Autriche. Dans ce travail ne sont pas compris les engagements auxquels l'armée française n'a pris aucune part. Voici ce qui résulte de ce relevé :

À la bataille de Montebello (31 mai), les forces des alliés s'élevaient à 7,000 combattants, dont 6,200 Français, il y a eu 850 hommes hors de combat, dont 625 Français. Les forces Autrichiennes étaient de 13,000 combattants ; hors de combat, 1,150 hommes ; 150 prisonniers.

À la bataille de Palestro (30 et 31 mai), l'armée alliée avait 21,000 combattants, dont 2,500 Français seulement ; hors de combat 1,400 hommes.

L'Autriche avait également 21,000 combattants ; elle a eu 2,100 hommes hors de combat et 950 prisonniers.

À la bataille de Magenta (4 juin y compris Fubigo 3 juin), l'armée française avait 55,000 combattants ; elle a eu 4,400 hommes hors de combat, 208 prisonniers et perdu 1 canon. L'Autriche avait 75,000 hommes, elle a eu 13,000 hommes hors de combat, 2,000 prisonniers et perdu 4 canons.

À Melegnano (8 juin) les Français avaient 16,000 combattants, ils ont eu 900 hommes hors de combat. Les Autrichiens avaient 18,000 combattants, ils ont eu 1,400 hommes hors de combat et 900 prisonniers.

À Solferino (24 juin) la France avait 110,000 combattants, les Sardes 35,000 : total, 145 mille combattants. L'armée alliée a eu 16,800 hommes hors de combat, dont 11,500 Français ; 350 prisonniers, dont 100 Français. L'Autriche avait 170,000 combattants, elle a eu 21,000 hommes hors de combat, 7,000 prisonniers et perdu 30 canons.

En résumé hors de combat : alliés réunis, 24,359 hommes. Différence : 14,300 Autrichiens. — Prisonniers Français 300 hommes et 1 canon ; Autrichiens, 16,000 hommes et 40 canons. Différence 15,700 hommes et 39 canons.

Le *Journal des Débats* ajoute que le nombre des prisonniers français paraît être fort au-dessous de ses évaluations.

" L'OBSERVATEUR " DANS LES NORDS.

Nous extrayons de l'*Observateur* l'observation suivante qui fait connaître au public à quelle source il puise toutes les belles choses dont il nous régale tous les mercredis. Nous aurions hésité, si l'*Observateur* n'était venu lui-même insinuer que cette source inépuisable jaillit des nord, ce que d'ailleurs nous avons déjà prouvé et que nous prouvons aujourd'hui mieux que jamais, par les écrits même de l'*Observateur*.

Lisez, et voyez, quelle délicatesse de goût a présidé à la rédaction de cet article.

" *Un écolier du Séminaire de Québec* :

élève de sixième, rencontre l'autre jour, le maire Langerin et lui demande :

— Ah ! ça, mais dites donc, votre honneur, est-ce bien vrai que nous avons le Chemin de fer des nord ?

— Sans doute, mon jeune ami, c'est-à-dire que... nous l'avons.

— Ah ! nous ne l'avons pas encore, j'en suis bien aise !

— Que dis-tu, malheureux !

— C'est que voyez-vous, la jeunesse des collèges aime encore mieux aller aux nord à pied qu'en chemin de fer : c'est plus prudent."

On dit que Louis-Michel va prendre de Pelléore, et tout cela pour faire honte à son ami qui prend de Popium.

Pierre est flambé, Michel va l'éclipser.

On dit encore qu'une maladie terrible sévit parmi la clique de l'Observateur. On reconnaît qu'ils sont atteints de cette maladie lorsqu'ils croient avoir le mouvement perpétuel dans la tête, parce qu'alors il leur semble que tout tourne autour d'eux.

Il paraît que Michel est décidé à offrir un cartel à celui qui l'a boucté, il y a un an dans les rues du Faubourg St-Jean, il craint tant le boucté que ça le gêne dans ses excursions amoureuses.

Rimûni doit être placé à Avignon dorénavant, Romulus doit venir ôter au pape, le pouvoir temporel qu'il lui avait donné, c'est encore Baptiste qui l'a dit.

MARIAGE.

Il est bon de vous dire qu'un artiste de Québec vient de se marier, — tiens, chose bien rares un artiste qui se marie ! Oui, mais la noce elle peut être une de ces noces assez rare, par exemple, lecteurs, le marié a été chercher sa femme à la campagne, rien de plus naturel pour un artiste, c'est là que l'on entend le mieux chanter les oiseaux.

De retour à Québec, le marié loue une calèche et y place sa femme, sa fille d'honneur, et le voilà qui se place sur le devant avec le charretier. Son père, (son père pour ce jour là) — avait bien autre chose à faire.

Derrière suivait une charrette dans laquelle était un coffre, un laveman, un roquet, un berceau etc. etc., Puis venait le susdit père dans une autre voiture et conduisant une superbe vache avec son veau, et l'on nous dit qu'il en voulait faire de la musique, si le veau n'eût pas monté d'un Octave plus haut que la vache. Toute cette histoire, lecteurs est la plus exacte vérité.

Voilà une de ces noces rares n'est-ce pas ?

AVIS.

Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

FAITS DIVERS.

BLONDIN. — Mercredi dernier la fameux Blondin a dit-on, traversé la rivière Niagara, sur sa corde tendue avec un homme sur son dos. On ne saurait dire quel est le plus fou des deux, de Blondin ou de celui qui s'est ainsi risqué sur ses épaules. Mais comme le succès, excuse tout, Blondin passera pour le plus grand acrobate du monde et son nom vivra dans la mémoire des hommes jusqu'à ce qu'un rival lui enlève la palme, si cela peut-être possible.

— Deux ménages vivaient en paix dans la rue Jackson, c'étaient les époux Peterson et les époux Gillins. Malheureusement cette bonne harmonie si exemplaire et si rare à la fois ne put résister aux conséquences d'un contrat trop fréquent. Les dames se brouillèrent ; et les orages conjugaux grondaient quotidiennement. Jeudi on en était aux voies de fait dans la maison. A propos d'une niaiserie, la dame Paterson dont la langue délicate ne recule pas devant les gros mots, injuriait cruellement son ex-amie, celle-ci lui répliquait avec accompagnement de coup de manche à balai, et recevait en échange les plats et les articles de vaisselle qui tombaient sous la patte de l'ennemi. — De tout ce conflit, le juge Coon ne put rien tirer à clair, si bien que les parties ont été renvoyées dos à dos.

Il existe auprès de Stockton une femme qui passe pour folle, mais qui ne l'est peut-être pas tant qu'elle en a l'air. Elle est d'une taille gigantesque et douée d'un appétit *dito*. Sa folie (?) consiste à faire des visites aux heures des repas aux personnes qui ne connaissent pas encore sa monomanie gastronomique, elle se fait inviter, et se retire quand elle a dévoré plus que sa part du festin. — Le *San Joahuin Republican* lui attribue la capacité d'un anaconda.

UNE BONNE QUESTION. — Pendant le cours du procès Johnson contre Luneberg, John Wade, l'un des avocats, ne ménagea pas ses termes à l'égard d'un des témoins de la partie adverse nommé Lovering. Au sortir de l'audience, ce dernier s'approcha de Wade, et lui demanda s'il entendait abriter sa responsabilité derrière son titre d'avocat. Wade répliqua à Lovering qu'il le tenait pour un témoin complaisant, et qu'il en avait la preuve. Sur ce, Lovering

demanda à son interlocuteur : " Etes-vous armé ? " — " Non ! " lui fut-il répondu. Aussitôt il sauta au cou de Wade et chercha à l'étrangler. Amené devant le juge Coom, le prulent Lovering s'est vu condamner à 20 dollars d'amende.

TERRIBLE CONSEIL DE LA FAIM. — Un vieillard et son fils, arrivés à Cleveland, venant de Pike's Peak, ont rapporté de bien tristes nouvelles relativement aux mineurs qui ont abandonné Pike's Peak. Ces deux travailleurs, après avoir vérifié que ce prétendu placer n'était qu'un *humbug*, se remirent en route pour les Etats de l'Atlantique avec seulement six jours de provisions dans leur havresac. Ils étaient à pied. Ils ne tardèrent pas à rencontrer une troupe de mineurs comme eux dans la plus déplorable condition. Ils firent route ensemble. Peu de jours après cette rencontre, deux voyageurs moururent de fatigue et de faim ; on les enterra, puis ils continuèrent à se traîner péniblement à travers les plaines. Le lendemain, un autre mineur mourut ; il fut également enterré. Mais la situation était devenue désespérée : tous se voyaient clairement condamnés à mourir de faim au milieu de ces solitudes. A ce moment un des voyageurs proposa de tirer aux sort lequel de la troupe devrait être tué et mangé. Cela fut fait au milieu d'un morne silence. Le neveu du vieillard, qui faisait partie de la troupe, fut désigné par le sort ; il fut tué sans retard et mangé.

Le jour suivant, les malheureux voyageurs rencontrèrent un train. Ils se précipitèrent avec furie sur les bœufs, dont quelques uns furent dépêchés avant même que leurs propriétaires étonnés pussent adresser un mot de remontrance.

Cette heureuse rencontre leur permit d'atteindre Saint-Joseph, où ils se séparèrent. — (*Echo du Pacifique.*)

Un de ces cochers insolents, fléaux des voyageurs, nommé Patrick Broderick, voulait à toute force emmener sur sa voiture la malle d'un particulier qui débarquait par le dernier vapeur sur le wharf Pacifique. Traduit devant le juge de police pour le trouble qu'il a occasionné sur la voie publique, il s'est vu bien justement condamner à 15 dollars d'amende. — *Idem.*

Les mœurs et les habitudes de nos zouaves ont toujours été l'objet de la curiosité du public. Alexandre Dumas a écrit sur leur compte, bon nombre d'anecdotes dans ses *Impressions de voyage* en Afrique. Plusieurs autres romanciers en ont fait les héros de leurs livres. Où ils ont été bien étudiés et bien dépeints, c'est dans une étude publiée dans la *Revue des Deux-mondes*, éditée depuis en volume : nous en extrayons le passage suivant, qui retrace parfaitement leur bravoure, leur insouciance et leur gaieté :

“ Une nuit, une seule nuit leur vigilance fut en défaut, et les réguliers de l'Emir, se glissant au milieu de leurs postes, vinrent faire sur le camp une décharge meurtrière. Le feu fut un moment si vif, que nos soldats surpris, hésitèrent à se relever; il fallut que les officiers leur donnassent l'exemple. Le maréchal Bugeaud était arrivé des premiers; deux hommes qu'il avait saisis de sa vigoureuse main tombent frappés à mort. Bientôt cependant l'ordre se rétablit, les zouaves s'élancent et repoussent l'ennemi. Le combat achevé, le maréchal s'aperçut à la lueur des feux du bivouac, que tout le monde souriait en le regardant; il porte la main à sa tête, et reconnaît qu'il est coiffé comme le roi d'Yvetot de Béranger. Il demande aussitôt sa casquette, et mille voix de répéter: La casquette du maréchal! Or, cette casquette, un peu originale, excitait longtemps l'attention des soldats. Le lendemain, quand les clairons sonnèrent la marche, le bataillon de zouaves les accompagna, chantant en chœur:

As-tu vu
La casquette,
La casquette?
As-tu vu
La casquette
Du père Bugeaud?

“ Depuis ce temps, la fanfare de la marche ne s'appelle plus que la *Casquette*.”

Les trois régiments sont à l'armée d'Italie. Il est probable que les généraux autrichiens, à la fin de la campagne, professeront à leur égard la même estime que le prince Menschikoff, qui disait d'eux: “ Ce sont les premiers soldats du monde.”

UN SOLDAT FÉMININ.—On lit dans le *Daily News*: Une belle jeune fille, Irlandaise, nommée Gurrin, s'était enrôlée jeudi dernier à Liverpool dans le 16^e régiment de carabiniers. Elle a été peu de temps ici avant que son sexe ait été découvert, et alors elle a été renvoyée du service. Son but, en entrant au régiment, était de se trouver réunie à son frère, qui est soldat. Elle s'était habilement déguisée pour se présenter à l'enrôlement; ses cheveux courts et son costume masculin en avaient complètement imposé aux spectateurs superficiels.

ANECDOTES.

—Les zouaves, ces terribles soldats qui piquent les Autrichiens à la fourchette et qui les mangent tout crus, ont enfin trouvé un ennemi qu'ils ne peuvent vaincre et qui les mange à leur tour. C'est la puce italienne! Les puces, quel fléau! s'écrie un zouave dans une lettre à sa payse; la puce en veut même à la peau du zouave, et s'en contente, faute de mieux.....

—Mon ami, demandait une jeune femme à son mari, qui sont donc les Croates?

—Les Croates? ce sont les Cosaques de l'Autriche.

Alors, ils mangent aussi de la chandelle?

—Oh! non, ils sont un peu plus civilisés que les Cosaques: ils ne mangent que de la bougie.

—Une nouvelle manière de demander une licence pour mariage est celle-ci: “Greffier, donnez-moi un bon pour une femme.”

—*Les conséquences de la guerre.*—Quelqu'un ayant dit à une dame que le suif était augmenté à cause de la guerre:

“ Ah, dit-elle, apparemment que les armées se sont battues à la chandelle.”

—Un particulier se présente un jour à un académicien de Paris, et s'annonce à lui pour un homme de lettres. J'ai l'honneur d'être de l'académie de Châlons, elle est, comme vous savez, monsieur, fille de l'académie de Paris.

—Et une brave fille, qui n'a jamais fait parler d'elle.

—Un individu se présente chez un de nos bons épiciers. “ Quatre livres de mélasse, s'il vous plaît?” Le marchand prend sa cruche pleine du liquide demandé: Mais où est votre pot, votre bouteille, n'importe quoi, enfin, pour la mettre? dit-il à l'acheteur, au moment d'opérer le pesage. Un pot?... ah! oui certainement... le voici....” Et il tendit son chapeau. “ Mais....—Ah! rassurez-vous, c'est un pari,” reprend aussitôt l'inconnu: puis il jette immédiatement une pièce de cinq francs sur le comptoir. Le marchand, complètement rassuré, rit beaucoup et s'exécute. Possesseur de sa mélasse, l'acheteur prie le marchand de ne lui rendre que des pièces de 15 sous. Pour satisfaire cet autre désir, le marchand tire de son comptoir sa boîte à monnaie; mais, au même instant, il se trouve coiffé du chapeau rempli de mélasse et le liquide sucré lui dérobe complètement la vue. Quand il put enfin y voir clair, la monnaie, la pièce de cinq francs et le voleur, tout avait disparu. La mélasse et le chapeau seuls étaient restés.

—Un enfant curieux de s'instruire disait un jour à son père: “ Papa, pourrais-tu me dire ce que c'est qu'un ouvrage posthume?”

—On appelle posthume, répondit le père, un livre qu'un auteur publie après sa mort.”

—Une Gazette est comme une femme; chacun devrait avoir la sienne.

—**QU'EST-CE QU'UN GENTLEMAN.**—A cette question, un de nos confrères, répond avec autant de laconisme que de précision:

“ Un gentleman est celui qui a la douceur d'une femme et le courage d'un homme.”

—Un vieux français vient de faire feu sur deux officiers de police de la Nouvelle-Orléans, en criant: “ Je suis Napoléon— et vous êtes des Autrichiens!”

—Par la maladresse de son cocher, la voiture du roi de Prusse était renversée, le roi entra dans une violente colère. “ Eh bien! dit le cocher, et vous, n'avez-vous jamais perdu de bataille.”

—Un alchimiste italien demandait une récompense à Léon X pour avoir trouvé le secret de faire de l'or. Le pape lui donna une grande bourse vide en lui disant que, puisqu'il savait faire de l'or, il n'avait besoin que d'une bourse pour le contenir.

CHANT DU ROULIER.

Pour gagner la fortune
Plus d'un moyen y a.
Hu! dia!
Roulier, au clair de lune,
Va sur la route brune,
Quand le soir est venu.
Dia! Hu!

Son joyeux attelage,
Quel bon soin il en a!
Hu! dia!
Voyez comme il ménage
Les chevaux en nage
Sur le chemin ardu!
Dia! hu!

Résonne leur clochette
Comme un alleluia.
Hu! dia!
Et quand le roulier fouctte,
Ce n'est jamais la bête
Qui l'a bien entendu.
Dia! hu!

J'aime mieux ma charette,
Que ma main façonna,
Hu! dia!
Qu'une dont fait emplette
Quelque richard, et faite
A ressort suspendu.
Dia! hu!

Pour gagner la fortune
Plus d'un moyen y a.
Hu! dia!
Roulier, au clair de lune,
Va sur la route brune,
Quand le soir est venu.
Dia! hu!

CONDITIONS.—Toutes lettres et correspondances, devront être adressées, franco.

On s'abonne en s'adressant à G. R. GRENIER, propriétaire, poste restante, Québec, boîte No 266. Prix de l'abonnement \$1 par année ou 50 cents pour six mois.

G. R. GRENIER, PROPRIÉTAIRE ET IMPRIMEUR.